

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 41.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 OCTOBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C.—Nos gravures : L'investiture du Sultan Abd-ul-Hamid Hildji-Alai ; Le banquet de Saint-Jérôme ; Un comité Slave à Pétersbourg.—La patrie.—Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Sevrage des poulains, par H. Audrain.—Un mot sur le seizième siècle, par Edouard Huot.—Les solennités du centenaire.—Voleur, par E. de Béjan.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie : Le vieux châtelet, par Eudore Evanturel.—Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Nouvelles générales.—La vaccination.—Economie domestique.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Russie : Bureau d'un comité Slave à Saint-Petersbourg ; Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras ; Evénements d'Orient : cérémonies d'investiture du Sultan Abd-ul-Hamid ; Inauguration du chemin de fer Q. M. O. et D., de Montréal à Saint-Jérôme : le banquet donné par les citoyens de Saint-Jérôme.

REVUE EUROPEENNE

Depuis notre dernière revue, les affaires de l'Orient se sont encore embrouillées davantage. La position prise par l'Angleterre a été modifiée une couple de fois, celle de la Russie s'est dessinée davantage, et moins que jamais l'on ne sait ce que veut M. de Bismarck, ce sphinx plus mystérieux que tous ceux du musée du Louvre, cette incarnation diplomatique plus indéchiffrable que les incompréhensibles allégories de Cornélius ou de Kaulbach que l'on voit au musée de Berlin.

L'Angleterre veut et ne veut pas, la Russie veut et n'a pas osé jusqu'ici ; mais le moment est venu où toutes ces indéterminations doivent cesser. Les contradictions et les absurdités ne peuvent pas toujours durer comme dans un rêve. Y en a-t-il assez de ces contradictions et de ces absurdités, sans compter celles que nous devons de temps à autres aux lègues du télégraphe ?

Il y a une suspension d'hostilités, et tout le temps les Monténégrins battent les Turcs, et les Turcs battent les Serbes.

L'Angleterre veut protéger les chrétiens, sa population prodigue les assemblées, les discours, les adresses, et tout le temps c'est le Turc qui profite par sa diplomatie. Si quelqu'un en dehors d'elle veut dire comme elle, ou agir dans le sens de ses sympathies, elle se fâche et dit que ce n'est point comme cela qu'elle l'entend ; qu'elle et la France—qui ne s'en soucie guère—doivent seules garder l'entrée du Bosphore. L'Autriche s'entend un jour avec la Russie, le lendemain avec l'Angleterre. Le sultan et son conseil veulent tout ce que veulent les puissances ; mais au moment où l'on doit s'entendre et terminer, rien ne se signe.

L'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre envoient des protocoles à la Russie ; et celle-ci envoie des cosaques à la Serbie, ce qui est, en fin de compte, le plus clair de la situation. Avec cela, Alexinatz n'est ni pris, ni évacué, comme on l'avait annoncé : l'hiver arrive avec les cosaques, et mieux que les puissances, il saura dicter un armistice, sans s'occuper qu'on le signe ou non.

Pour le public anglais, pour les hommes qui font de la politique, soit comme profession, soit en amateurs, jamais pareille bonne fortune n'était arrivée à la suite d'une session du parlement. Lord John Russell a vu venir une crise ; en chef habile, il a voulu l'exploiter. M. Gladstone s'en est donné à cœur-joie. La Bulgarie a détourné son attention de la cour de Rome ; le Pape peut respirer tandis que ce chevalier errant de la presse et de la tribune a

le Sultan sous la main. C'est vers ce dernier qu'il dirige maintenant ses coups d'estoc et de taille, sous la forme de brochures et de discours.

Il faut le dire, les atrocités mises au jour récemment ont produit d'autant plus d'effet que l'on avait paru vouloir les cacher ou les amoindrir. Mais le jeu politique est trop évident : la bonne foi, d'abord surprise, se demande s'il doit se continuer aux dépens des intérêts de l'Angleterre en Orient, surtout lorsqu'il n'a eu jusqu'ici d'autre effet que d'enhardir la Russie et la Serbie, et d'empêcher un armistice que l'on a fait tout au monde pour obtenir. Il ne serait donc point surprenant que l'Angleterre en revint bien vite à son rôle de puissance musulmane, qu'un mouvement habile de la part de l'opposition, mais généreux de la part du peuple, lui avait fait un peu oublier depuis quelques semaines.

Constantinople, Suez, l'Inde sont toujours les grandes préoccupations de son gouvernement et de sa diplomatie ; elle semble attendre beaucoup de la proclamation du titre impérial, qui doit se faire à Delhi, le premier janvier. Un *dunbar* ou cour plénière, comme on aurait dit au moyen âge, doit se tenir pour cette grande solennité ; le vice-roi, ou plutôt le vice-empereur, y paraîtra entouré des grands feudataires de la couronne et des gouverneurs des provinces. Heureux pays où une pareille fête pourra se faire en plein air à cette époque de l'année ! Il y aura un dais pour chaque petit roi entouré de sa cour. Ce que l'on y verra de diamants, de perles et de pierres précieuses, d'armes de toute espèce fabuleusement ornées et travaillées, de chevaux richement caparçonnés, d'éléphants non moins splendidement vêtus, sera sans doute digne d'une page des *Mille et une nuits*, et fera pendant au moins deux mois les délices de la presse anglaise, au commencement de l'année prochaine.

Lord Lytton, le nouveau vice-roi, qui, ainsi que lord Beaconsfield, lord Derby, M. Gladstone et beaucoup d'autres hommes d'état d'Angleterre, est un littérateur du plus grand mérite, pourra y trouver le thème d'un magnifique premier chapitre de roman, ou le premier chant d'un poème dans le genre du *Lallah Rook* de Moore, à moins donc, comme l'on a dit au sujet de ce dernier ouvrage et des romans indiens de Méry, que la première condition pour bien décrire un pays, ne soit de n'y être jamais allé.

En attendant, lord Lytton a bien failli ne jamais pouvoir contempler toutes ces splendeurs, étant tombé avec son cheval dans un précipice d'une centaine de pieds, chute qui, par une sorte de prodige, n'a eu pour lui aucune suite sérieuse. Mais comme le remarque malicieusement un journal de Londres, le vice-roi vient de s'aventurer dans un casse-cou d'un autre genre, et peut être aussi redoutable, en soulevant contre lui tout le monde officiel et toute la presse anglo-hindoustan. Mal en prit, il y a quelques années, à notre ancien et bien-aimé gouverneur-général, lord Elgin, d'avoir froissé les sentiments de l'orgueilleuse oligarchie de Bombay et de Calcutta. Les circonstances ont quelque ressemblance, malgré que l'on puisse trouver que lord Lytton a été tant soit peu inconstitutionnel, et en apparence despotique, ce que l'on ne pouvait reprocher à lord Elgin. Celui-ci avait simplement refusé la grâce du maître coupable dans l'affaire

faire dont il s'agissait ; le vice-roi d'aujourd'hui à suspendu de ses fonctions un magistrat local, qui n'avait infligé qu'une trop légère pénalité, et vertement censuré la haute cour pour avoir confirmé le jugement. Le coupable était un de ces maîtres européens qui se croient tout permis à l'égard de leurs domestiques hindous. Le *groom* de ce monsieur ne s'était pas présenté à l'heure voulue pour le conduire à l'église, un dimanche. Le personnage n'avait point failli attendre comme Louis XIV autrefois, il avait attendu en réalité un bon quart-d'heure. Transporté de colère, il battit son serviteur à la figure, et partit ensuite pour son église, allant sans doute, comme le pharisien de l'évangile, rendre grâce à Dieu de ce qu'il était un peu meilleur que les autres hommes. Le pauvre hindou s'était sauvé dans un champ, où il mourut après quelques heures. Le magistrat ne trouva point le maître coupable d'homicide, mais seulement : "d'avoir fait un mal sérieux à quel qu'un." La phraséologie technique est quelquefois naïve ; celle-ci l'était beaucoup et cruelle par-dessus le marché. Le maître ne fut condamné qu'à une amende de quelques roupies, qui furent payées à la veuve, comme compensation pour la mort de son mari. La haute cour, à qui lord Lytton avait ordonné de faire une enquête, déclara qu'elle aurait probablement rendu une sentence plus sévère, mais qu'elle ne voyait point de bien sérieuse objection à celle qui avait été donnée. Ce que les journaux de l'Inde ont trouvé de mieux à dire pour justifier cet étrange verdict, c'est que d'abord le *groom* avait une maladie de la rate, commune dans ces contrées, et qui peut rendre le moindre choc fatal ; et que, de plus, on ne pourrait plus tenir maison dans le pays, si l'on n'avait la permission de battre ses domestiques.

La *Pall Mall Gazette*, qui rapporte cette histoire, fait observer, avec raison, que si le maître connaissait la maladie de son serviteur, il était tout simplement coupable de meurtre ; que s'il ne la connaissait pas, il n'en était que plus dangereux de permettre de battre de pauvres gens que le moindre choc peut tuer. C'est tout simplement, ajoute-t-elle, établir la peine capitale dans chaque foyer, et la puissance domestique ne nous paraît avoir besoin nulle part d'une pareille sanction.

Dans tous les cas, s'il a encouru le déplaisir des magnats anglais de l'Inde, s'il a même outrepassé les bornes de son autorité, lord Lytton, comme naguère lord Elgin, nous paraît avoir bien mérité de l'humanité. Ce sera notre excuse pour cette digression.

Revenus en Europe, nous trouvons la France en somme plus tranquille dans la vacance des Chambres que ne l'est l'Angleterre. Les principaux personnages politiques s'y livrent, comme c'est aujourd'hui la mode partout, à des pérégrinations officielles ou quasi-officielles ; M. de Marcère, le nouveau ministre de l'intérieur, avec un de ses collègues natif comme lui de Domfront, est allé visiter ses concitoyens. Heureuse petite ville qui a donné le jour à deux ministres de la république ; heureux ministres qui sont encore prophètes dans leur pays après l'avoir été ailleurs ! Il y a sans dire que pour les Domfrontois, tout est pour le mieux dans la meilleure des républiques possibles, et que les deux ministres, qui ont vanté les douceurs du nouveau régime, n'ont eu

que des auditeurs convaincus. M. de Mun, que la catholique Bretagne vient d'élire pour la troisième fois, est allé en pèlerinage à Fourvières, où d'anciens camarades lui ont offert un déjeuner. Le commandant de la Tour du Pin est accusé d'avoir dit, dans cette circonstance, qu'en fait de chefs il n'en connaissait qu'un, le chef infailible de l'Eglise, ce qui serait certainement plus religieux que militaire.

Enfin, le maréchal MacMahon, qui ne sera probablement point jaloux de ce propos, parcourt aussi lui les provinces. Il est allé d'abord à Lyon, où la république démocratique et sociale a fait des siennes bien malgré M. Gambetta, qui ne peut parvenir à discipliner le troupeau qu'il s'est donné la mission de conduire et où il y a plus de loups que de moutons. Le conseil municipal a prétexté une question d'étiquette pour se retirer d'une démonstration organisée en faveur du maréchal, et l'on a proféré en certains endroits des cris séditieux. Doit-on, après cela, se scandaliser aussi fort qu'on l'a fait de ce que l'évêque de Nevers ait cru devoir féliciter publiquement un général français renommé par son courage, de "savoir marcher contre l'ennemi du dedans ?" N'est-ce pas pour avoir su marcher contre cet ennemi et le dompter au moment le plus critique que le maréchal MacMahon est aujourd'hui en butte à des manifestations hostiles et maladroitement, qui font le désespoir des vrais amis de la république ?

Le Président a dû trouver une compensation à ces petits déboires dans la visite qu'il a faite de plusieurs camps où les manœuvres de l'armée et des réserves ont fait voir que la France se relevait de ses désastres au point de vue militaire tout aussi bien qu'au point de vue financier. Nous empruntons les détails qui suivent sur la réorganisation de la défense nationale à une des dernières lettres de M. Gaillardet au *Courrier des Etats-Unis* :

Encore deux années de paix, dit-il, et notre réorganisation militaire sera achevée et notre système de défense sera complété. Les forts qui doivent protéger les approches de Belfort et celles de Paris sont presque tous achevés. On va commencer à les armer d'une artillerie à longue portée. Les manœuvres de nos réservistes et de nos quatre grands corps d'armée, qui ont lieu simultanément avec les manœuvres des corps de l'armée allemande, ont été très-satisfaisantes. De même que des officiers français assistent aux manœuvres qui ont lieu sous les yeux de l'empereur Guillaume, de même des officiers allemands, suisses, anglais, italiens assistent aux manœuvres inspectées par le maréchal MacMahon. Les rapports qu'ils ont adressés à leurs gouvernements et à leurs journaux s'accordent pour constater la bonne tenue de nos troupes, de nos troupes de lignes principalement. Sur ce point, l'éloge est unanime. Il n'est fait de réserve que pour notre cavalerie, qui est encore loin d'égaliser celle de l'Allemagne pour les manœuvres d'ensemble. Cela tient à ce qu'il faut de longs mois pour former de bons cavaliers, et que nos réservistes n'ont eu que 28 jours pour acquérir un peu d'assiette et être mis au courant de la théorie nouvelle. Mais les manœuvres qui ont trait aux reconnaissances, aux pointes audacieuses en avant, en un mot, tout ce qui laisse quelque chose à l'initiative des chefs inférieurs, n'a rien laissé à désirer. Notre artillerie a été refondue en entier. Son matériel, construit d'après les modèles les plus perfectionnés, n'a pas de supérieur en Europe. Son personnel est digne de la confiance que le pays a placée en lui ; il est en état de supporter la comparaison avec celui de toutes les autres nations, malgré la rapidité de sa composition, qui se perfectionnera encore avec le temps. "Qu'on travaille encore comme on a travaillé jusqu'à ce jour, dit un juge compétent, et l'an prochain, sans chercher noise à personne, nous pourrions nous sentir au moins les maîtres chez nous."

Ne chercher noise à personne, telle paraît être, d'un commun accord, la devise de la France à l'heure présente. Elle est sage autant qu'humaine. L'heure de la revanche, si elle doit venir, viendra toujours assez tôt pour les intérêts de l'humanité, qui voit toujours avec effroi et répugnance ces terribles tueries humaines dont le monde, sous le règne de Louis-Philippe, se croyait pour longtemps délivré.

La mort, fait du reste son œuvre, de destruction assez rapidement sans cela. Depuis notre dernière revue, les journaux nous ont annoncé la mort de pas moins de cinq membres du Sénat français parmi lesquels se trouvent M. Wolowski, célèbre économiste, et M. de Tocqueville, frère de l'auteur de la *Démocratie en Amérique*.

Les beaux-arts ont été frappés en même temps que la science et la politique : la peinture dans la personne d'Eugène Fromentin, la littérature dans celle de Félicien David.

Eugène Fromentin était aussi connu dans le monde des lettres que dans le monde artistique. Il a passé une grande partie de sa vie en Orient et en a rapporté des sujets de récits aussi bien que des sujets de tableaux. Comme peintre oriental, et surtout pour les scènes de l'Afrique et de l'Algérie, il n'avait guère de rivaux. Ses études sur plusieurs maîtres, ses récits de voyage l'avaient fait connaître du public autant que ses toiles, et il s'est même essayé, non sans succès, dans le genre du roman.

Félicien David est une des gloires musicales de la France. Ses opéras n'ont pas eu un aussi grand succès que ses opéras-symphonies. Il est, pour bien dire, le créateur de ce dernier genre, le maître par excellence de la musique descriptive, comme l'abbé Delille, dont on fait peut-être trop peu de cas aujourd'hui, fut naguère le père de la poésie descriptive. Comme le peintre dont nous venons de parler, Félicien David avait visité l'Orient avec le Père Enfantin, dont il fut un des adeptes. Il en rapporta un premier recueil de *Mélodies orientales*, et l'on doit aux souvenirs de son voyage son opéra de *Moïse sur le Sinaï*.

Les symphonies du *Désert* et de *Christophe Colomb* ont surtout fait sa réputation. Ces deux chefs-d'œuvre ont été plusieurs fois exécutés par nos amateurs de Québec et de Montréal, ils y ont tellement popularisé leur auteur, que l'on s'est affligé de la triste mort qu'il a faite et des tristes funérailles qu'il a eues, comme s'il s'était agi d'un des nôtres. Il y avait un sentiment religieux si doux et si pénétrant dans ces deux pièces, que l'on se refuse à croire que le compositeur se soit obstiné à refuser, à l'heure dernière, les secours de la religion, qu'il n'ait eut qu'un enterrement civil, un enfouissement, comme disent si énergiquement les journaux catholiques de France. On ne se représente pas non plus la pompe funèbre d'un artiste comme lui, sans chant et sans musique religieuse.

Comme tout, en France, tient au gouvernement et à la politique, cet événement sera, paraît-il, le sujet d'une interpellation lorsque les Chambres se réuniront de nouveau. Officier de la légion d'honneur, le défunt avait droit à une escorte militaire ; mais, d'après un règlement qui, paraît-il, a été fait sous le ministère précédent, les troupes, en voyant que l'on n'allait pas à l'église, ont repris le chemin de la caserne. Selon toute apparence, le nouveau ministre de la guerre, le général Berthaud, tiendra bon ; car l'armée, ou du moins ses chefs, sont profondément irrités contre la gauche républicaine, par suite de la suppression des amonérations et des autres réductions au budget de la guerre. M. de Cisse y a dû résigner pour n'avoir pas assez bien défendu son budget, et comme son successeur n'a point de siège ni dans l'Assemblée ni au Sénat, et que M. Dufaure est lui-même devenu sénateur, M. de Marcère sera tenu de risquer sa popularité toute fraîche pour défendre son collègue contre les attaques de l'extrême gauche.

P. C.

Québec, 17 octobre 1876.

NOS GRAVURES

L'Investiture du Sultan Abd-ul-Hamid (Kilidj-Alai).— Cette cérémonie imposante a eu lieu le 7 septembre avec beaucoup d'éclat et au milieu d'un concours immense de spectateurs. Dès le matin, presque toute la population de la capitale était en mouvement, et dans les rues on voyait des groupes nombreux se dirigeant vers Edirné-Capou et Eyoub, afin de saluer le nouveau souverain sur son passage. Vers midi, le sultan quittait le palais de Dolma-Baghtché et se rendait par mer à Eyoub, où l'attendaient le corps des ulémas et les hauts dignitaires de l'Etat. Deux caïques à sept paires de rames ouvraient la marche ; puis venait le caïque de parade, dans lequel Sa Majesté avait pris place avec quatre personnages de sa suite ; ensuite, on voyait une autre embarcation semblable portant les princes de la famille impériale, et deux autres caïques du palais. La flottille, saluée par l'artillerie des navires turcs et étrangers couverts de pavois et par les *hourras* des matelots rangés sur les vergues, se dirigea vers Eyoub au son de la musique des troupes échelonnées à Tophané, à la pointe du Séraï et sur le quai de l'Amirauté. Dans la mosquée d'Eyoub, après les prières d'usage, le délégué de *Hunkiar Mullah* de Koniah ceignit Sa Majesté du sabre d'Othman, et, après cette cérémonie et la visite (*ziaret*) aux sanctuaires attenants à la mosquée, le sultan monta sur un magnifique cheval blanc richement caparaçonné d'or, et accompagné de tout le corps des ulémas et d'un grand nombre d'officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires, il se rendit au palais de Top-Capou. Sur tout le long parcours, depuis Eyoub jusqu'au Babi-Houmayoun, des bataillons de ligne, de *rédijs*, de *zaptiés*, ainsi que les élèves des écoles militaires, faisaient la haie et contenaient l'immense foule de curieux. En tête du cortège marchait une escouade de *zaptiés* à cheval et quelques *peiks* du palais en uniforme rouge et avec *halpaks* à panache ; puis venaient six des plus beaux chevaux de selle de Sa Majesté, richement caparaçonnés et conduits par des palefreniers en livrée. Ensuite on voyait arriver par petits groupes les officiers, fonctionnaires civils et ulémas en grande tenue et à cheval, accompagnés de leurs domestiques et *sais*. Chaque groupe était précédé d'un *peik* en livrée du palais, qui réglait la marche du cortège ; l'ordre de la marche était disposé de façon que les fonctionnaires les plus anciens en grade étaient les plus rapprochés de la personne du souverain. L'aspect de cette longue file de chevaux superbes, splendidement caparaçonnés et portant des cavaliers richement vêtus d'uniformes divers, était des plus imposants. On remarquait surtout les magnifiques robes du clergé musulman, de couleur café, violette et verte, selon le grade que les ulémas occupent dans la hiérarchie ecclésiastique. Enfin parut le cheikh-ul-islam, suivi d'un grand nombre de domestiques à pied, et puis, au milieu d'une double file de gardes du corps à pied en uniforme rouge et coiffés de *kulpaks* à panache, le sultan Abd-ul-Hamid à cheval, en tunique bleu foncé, richement brodée d'or. Sa Majesté, qui était accueillie sur son passage par l'hymne national et les *hourras* des soldats, portait le cordon vert de l'Osmanic et un simple fez sans aigrette. Le cortège, après être entré en ville par la porte d'Edirné-Capou, dans le voisinage de laquelle trois tentes avaient été dressées par le corps diplomatique, s'achemina vers Babi-Houmayoun en passant par le Divan-Youlou. A Sultan-Mahmoud-Turbessi, le sultan s'arrêta quelques minutes pour prier sur la tombe de son grand-père Mahmoud, puis le cortège reprit sa marche et arriva vers les dix heures à la turque à Sop-Capou, où le nouveau souverain fut salué par une salve de vingt et un coups de canon. Après avoir pris quelques instants de repos au palais de Séraï-Bournou, le sultan s'y embarqua vers les onze heures et rentra à Dolma-Baghtché au milieu de nouvelles salves d'artillerie. Le soir, la capitale et les villages de la banlieue étaient brillamment illuminés.

On comprend que nous nous soyons étendus sur cette curieuse cérémonie, que les journaux illustrés n'ont pas encore eu l'occasion de traiter ; nous avons été admirablement servis par les zélés correspondants, dont la tâche était extrêmement difficile et délicate, surtout en ce qui concerne l'intérieur de la mosquée sacrée d'Eyoub, où un chrétien n'est censé jamais entrer... Nous avons donc choisi surtout, parmi tous ces envois, ceux qui représentent ce sanctuaire encore ignoré, en diminuant l'importance de ceux qui sont du domaine public, tel que : *le sultan Abd-ul-Hamid II se rendant à la mosquée d'Eyoub*. Le spectacle en est cependant admirable au milieu de cette immense flottille de navires de toute forme et de toute nationalité, pavoisés pour la grande circonstance, et de cette innombrable foule bariolée qui encombre les barques et les quais, et enfin devant ce décor unique au monde de la Corne-d'Or, où palais, dômes et minarets émanent éclatants d'une luxuriante végétation, sous le plus pur bleu du ciel.

Ces caïques de gala sont des merveilles. Nagés par vingt-six rameurs, leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient ; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés et portent à l'avant un aigle et un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or ; le dais est entouré d'une balustrade d'argent finement découpée et surmonté d'un grand soleil d'or. Les bateaux rament debout et se prosternent chaque fois qu'ils retirent de l'eau leurs avirons dorés.— Nous retrouvons ces caïques à l'arrivée du sultan au pied de la mosquée d'Eyoub. Le sultan est reçu là par quelques grands dignitaires et suit, entre deux haies de cavaliers richement ornés, le chemin qui conduit au vieux temple sacré.

La mosquée d'Eyoub, située au fond de la Corne-d'Or, fut construite sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon de Mahomet ; l'accès en est de tout temps interdit aux chrétiens, et les abords même n'en sont pas sûrs pour eux.

Ce monument est construit en marbre blanc ; il est situé dans un lieu solitaire, à la campagne, et entouré de cimetières de tous côtés. On voit à peine son dôme et ses minarets sortant d'une épaisse verdure de platanes gigantesques et de cyprès séculaires. Les chemins de ces cimetières sont très-ombragés et sombres, dallés en pierre ou en marbre, chemins creux pour la plupart. Ils sont bordés d'édifices de marbre, dont quelques-uns sont fort anciens ; leur blancheur inaltérable tranche sur les teintes foncées des cyprès. Des centaines de tombes dorées et entourées de fleurs se pressent à l'ombre le long de ces sentiers ; ce sont les tombes des grands dignitaires musulmans, des anciens pachas et des cheikh-ul-islam. Nous avons une gravure montrant *Abd-ul-Hamid pénétrant dans la mosquée d'Eyoub*.

Les musulmans seuls, et les musulmans de distinction, sont admis à la cérémonie du sacre (prise du sabre d'Othman).

Pour arriver au sanctuaire d'Eyoub, il faut traverser deux grandes cours plantées d'énormes platanes arbrant des tombeaux dont l'accès est absolument interdit aux étrangers. Malgré cette interdiction, on verra, par les détails précis de nos gravures, que le *Monde illustré* a su prononcer le fameux : *Sesam, ouvre toi !* de certain conte arabe.

Le sultan venant de ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée d'Eyoub est donc, avec la précédente, une page des plus curieuses que nous certifions des plus exactes. Cela nous dispensera de la décrire davantage, pas plus que celle, non moins curieuse, représentant *le cortège du sultan à sa sortie de la mosquée*. C'est un costume bizarre que celui de ces hallebardiers à tunique rouge, à pantalon bleu et à chapeau conique en velours cramoisi, orné d'un soleil d'or et surmonté d'une gigantesque aigrette ou plumet. Le sultan est absolument ombragé par ces coiffures grotesques.

Le cortège du sultan dans les rues de Constantinople a été décrit longuement plus haut. Nous avons choisi l'endroit où la foule se montre la plus compacte et où sont les plus longues estrades dressées pour les personnes de distinction et pour les dames turques.

Il y a là un grand contraste entre ces fêtes et les horreurs qui se passaient en Serbie à la même époque. Puisse le nouveau sultan inaugurer une ère de pacification et de modération pour l'avenir.

Le Banquet de Saint-Jérôme.— Ayant donné, la semaine dernière, un compte-rendu de cette magnifique fête, nous ne reviendrons pas sur des détails connus de tous nos lecteurs. (Quoique le dessin que nous reproduisons porte les marques évidentes d'avoir été fait à la hâte, l'on reconnaît cependant facilement plusieurs des principaux convives. La semaine prochaine, nous donnerons le portrait de M. le curé Labelle, que nous avons remis afin de pouvoir présenter en même temps quelques notes biographiques sur cet homme distingué.

Un comité slave à Pétersbourg.— La guerre turco-serbe a excité dans la Russie entière un grand enthousiasme ; de tous les coins du pays et dans toutes les classes de la société, les volontaires affluent pour rejoindre l'armée serbe ; des officiers de la garde impériale et de la troupe de ligne, décorés de la croix si estimée de Saint-Georges, d'anciens soldats ayant fait les campagnes du Caucase et du Turkestan, des étudiants et des paysans qui endossent l'uniforme pour la première fois, partent chaque jour par centaines, afin d'arriver à Belgrade et d'offrir leurs services au gouvernement serbe. Ces enrôlements volontaires ont lieu surtout dans les bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg, où les volontaires reçoivent des feuilles de route comme devant faire, en apparence, partie des sociétés de secours envoyées sur le théâtre de la guerre pour les blessés. Les dons en argent et en nature abondent de toutes parts, et des jeunes filles se font même inscrire en qualité d'ambulancières.

C'est un des bureaux du comité slave de Saint-Pétersbourg que notre correspondant a dessiné d'après nature. Le groupe de droite est composé de gens insistant pour leur enrôlement.

LA PATRIE

Je ne comprends pas comment on peut se dire ami de son pays et dénigrer sans cesse le temps présent. On aime à signaler le mal et l'on ne veut pas regarder ailleurs. Une part de notre dette, dans notre société, est de respecter nos compatriotes, comme nous voulons être respectés.

Lorsque le petit enfant git dans son berceau, sa mère le suit des yeux, prête à le nourrir, à le réchauffer, pour qu'il vive et lui sourie. Cette mère, c'est l'image de la patrie. Bientôt l'enfant, capable de marcher et de comprendre, se promène à côté de son père et l'interroge ; celui-ci répond et nomme les êtres animés et inanimés pour que son fils puisse apprendre à se conduire. Le soir, au foyer domestique, la grand-mère et le grand-père font des récits du temps passé, et ajoutent aux bienfaits du père et de la mère ce que la famille, le fondement de la patrie, peut donner. Ensuite l'enfant se mêle à ses pareils. Il entre dans l'école et contracte de ces amitiés qui durent toute la vie et se prolongent même au delà de la mort. Il prend part aux œuvres de l'école professionnelle, de l'atelier et de l'armée.

D'enfant, il devient homme. Et ce qu'il est, à qui le doit-il ?

A la grande et sainte mère qui nous a tous formés, à la patrie, qui s'étend pour lui d'instant en instant.

Bientôt il aura à faire pour ses enfants ce que l'on a fait pour lui.

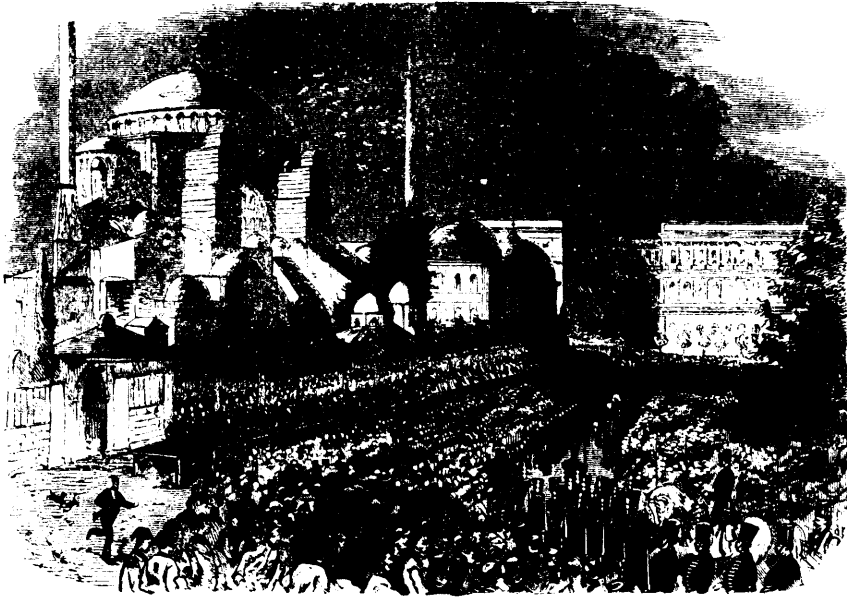
Père, mère, grands-parents, épouse, enfants, camarades, compagnons d'armes, concitoyens, voilà ce que c'est que la patrie. Médiocre de tout cela est un crime dans tous les pays. ***



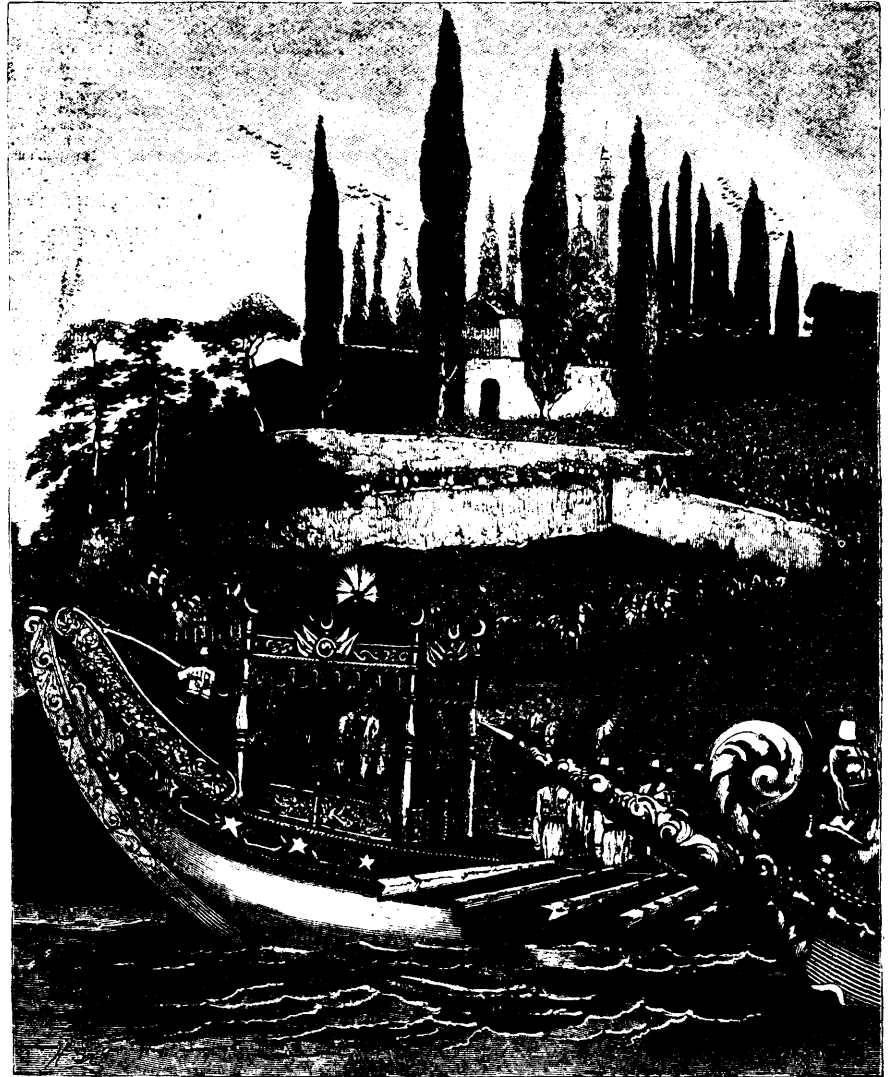
RUSSIE—BUREAU D'UN COMITÉ SLAVE À ST. PETERSBOURG



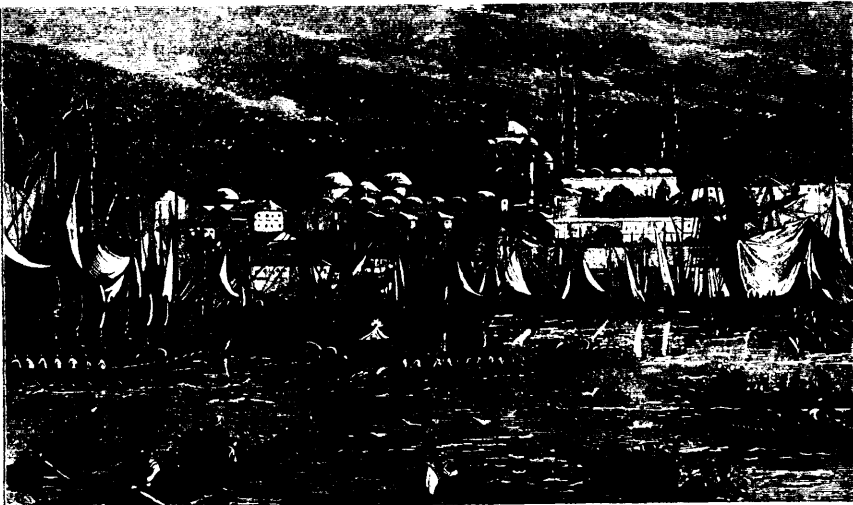
GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



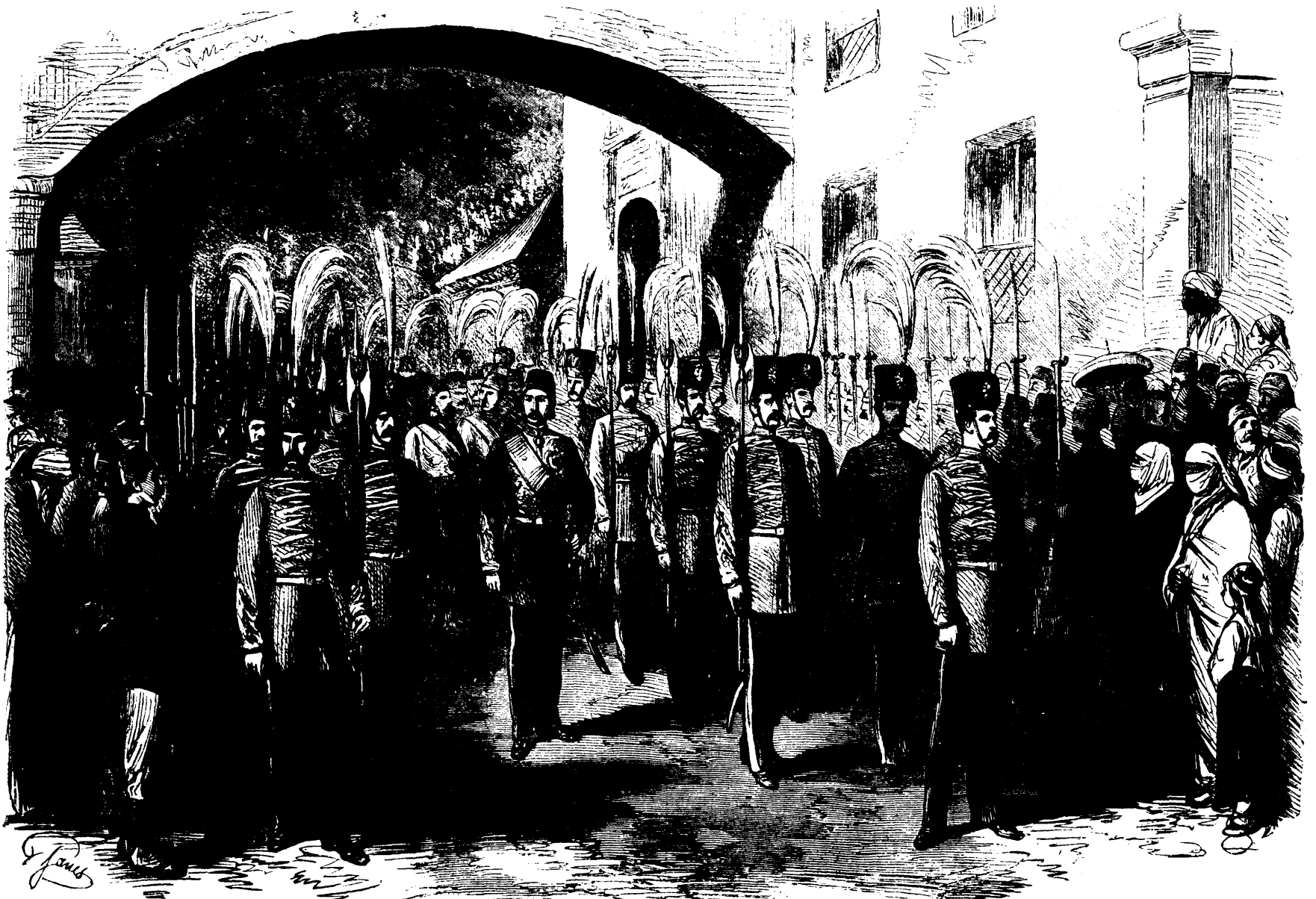
CONSTANTINOPLE. — La place Sainte-Sophie. — Le Sultan, après l'investiture, se rend au palais de Top-Capou. (Dessin de M. Valmy, d'après le croquis de M. Assan.)



CONSTANTINOPLE. — Investiture de S. M. Abd-ul-Hamid II. — Débarquement du Sultan au pied de la mosquée d'Eyoub. (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. Julien Viard.)

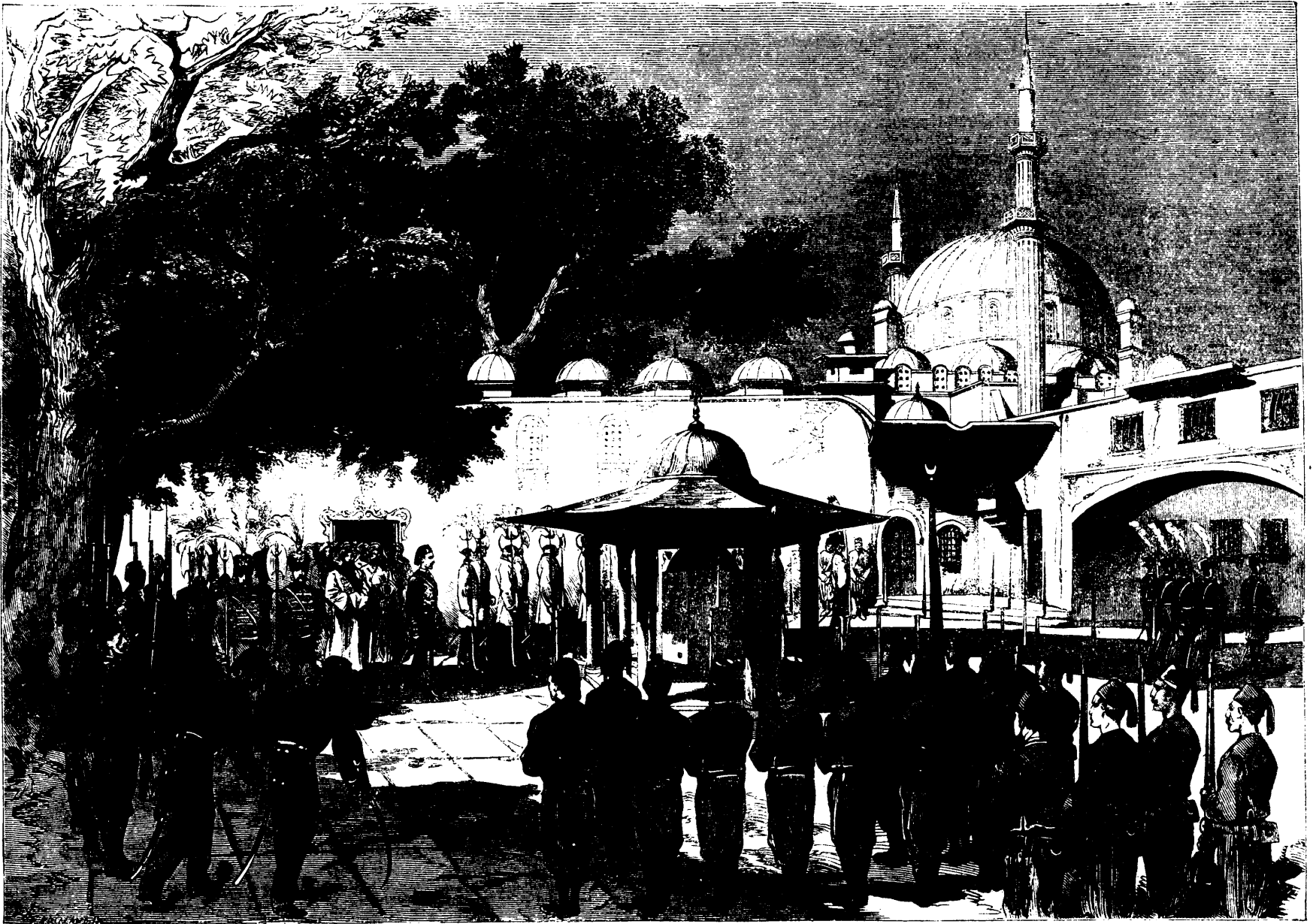


CONSTANTINOPLE. — La Coras d'or. — Le Sultan, en calque de gale, se rend à la mosquée d'Eyoub. — Dessin de M. Fata, d'après croq. de M. Haynie.



CONSTANTINOPLE. — Costume des gardes et des hallebardiers formant le cortège du Sultan dans la mosquée d'Eyoub. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Julien Viard.)

EVENEMENTS D'ORIENT—CÉRÉMONIES D'INVESTITURE DU SULTAN ABD-UL-HAMID II



CONSTANTINOPLÉ. — Cérémonie de l'investiture. — S. M. Abd-ul-Hamid II venant de prendre le sabre d'Othman dans la cour de la mosquée d'Eyoub. — (Dess. n. de M. Ferdinandus, croquis de M. Hayette.)



CONSTANTINOPLÉ. — Cérémonie de l'investiture. — Entrée d'Abd-ul-Hamid dans la mosquée sainte. — (Dessin de M. Viège, d'après le croquis de M. Julien Viaud.)

EVENEMENTS D'ORIENT—CÉRÉMONIES D'INVESTITURE DU SULTAN ABD-UL-HAMID II



INAUGURATION DU CHEMIN DE FER Q. M. O. & O. DE MONTRÉAL A ST. JÉRÔME—LE BANQUET DONNÉ PAR LES CITOYENS DE ST. JÉRÔME

